

Sous la direction de  
**CLAUDELÉVESQUE**

# Qu'en est-il des intellectuels aujourd'hui?

Constantes



Académie des lettres du Québec



## Table des matières

|   |    |
|---|----|
| Présentation                                |    |
| <i>Claude Lévesque</i> . . . . .            | 9  |
| La condition de l'intellectuel contemporain |    |
| <i>Georges Leroux</i> . . . . .             | 15 |
| Les évolutions de l'intellectuel            |    |
| <i>Éric Méchoulan</i> . . . . .             | 21 |
| Une idée simple                             |    |
| <i>Yvon Rivard</i> . . . . .                | 33 |
| <i>Commentaire :</i>                        |    |
| Sur « Une idée simple » d'Yvon Rivard       |    |
| <i>Marie-Andrée Lamontagne</i> . . . . .    | 59 |
| L'intellectuel moderne                      |    |
| <i>Catherine Mavrikakis</i> . . . . .       | 65 |
| L'intellectuel à la loupe                   |    |
| <i>Pierre Ouellet</i> . . . . .             | 77 |

|   |     |
|---|-----|
| Quelle voix pour l'intellectuel ?<br><i>Ginette Michaud</i> ..... | 89  |
| L'intelligence du mal<br><i>Jean-Pierre Lorange</i> .....         | 107 |
| Le devoir de penser<br><i>Paul Chamberland</i> .....              | 123 |
| L'intellectuel, la censure<br><i>Naim Kattan</i> .....            | 131 |

## Présentation

LE 23<sup>e</sup> COLLOQUE DES ÉCRIVAINS, organisé par l'Académie des lettres du Québec, a eu lieu le 4 novembre 2005 à l'auditorium du Centre de Montréal des Archives nationales du Québec. La question qui avait été soumise à la réflexion des participants était la suivante : « Qu'en est-il des intellectuels aujourd'hui ? » Quelques mois avant l'événement, nous leur avons fait parvenir un argumentaire où nous tentions d'esquisser les différents aspects sous lesquels pouvait être abordé le thème proposé – l'évolution du vocable d'« intellectuel », la fonction critique, sociale et politique, de même que les modes d'intervention (collectif ou individuel) des intellectuels à travers l'histoire, la portée de leur action et de leur pouvoir, la mission qu'ils se donnaient, etc. –, nous inspirant, entre autres, d'un texte aussi célèbre qu'incontournable de Maurice Blanchot intitulé *Les Intellectuels en question*.

Nous remarquons, d'entrée de jeu, que le vocable d'intellectuel, tout comme celui d'académicien, n'est pas toujours associé, contrairement à ce que l'on pourrait souhaiter, à l'exercice rigoureux, rationnel, de la pensée : ce mot a également, et surtout, mauvaise réputation, il est péjoratif, facile à caricaturer, il peut même, à

l'occasion, servir d'injure. Il ne faut jamais perdre de vue, non plus, que le sens de ce vocable varie selon les époques.

L'appellation d'« intellectuel » serait apparue, selon Maurice Blanchot, au XIX<sup>e</sup> siècle, au moment où des écrivains de renom jugèrent nécessaire d'intervenir, lorsque l'urgence de la situation le commandait, pour exercer une certaine influence sur la vie sociale et politique de leur temps, s'affirmant ouvertement comme les représentants de la justice et de la liberté démocratiques. Au moment de l'affaire Dreyfus, s'afficher comme intellectuel n'avait rien de suspect, du moins pour les dreyfusards et les citoyens de gauche : ce nom était revendiqué comme un titre glorieux, une garantie de vérité. La défense d'un juif innocent, pour les auteurs du « Manifeste des intellectuels », n'était pas seulement une cause juste, mais, comme le rappelle Blanchot, « leur Cause » : ce qui les justifiait d'écrire, de savoir et de penser. L'intellectuel s'est affirmé ainsi, peu à peu, comme celui qui accepte de renoncer momentanément à sa solitude créatrice, à la seule tâche qui lui soit propre (la recherche de la vérité, de l'inconnu et du lointain à travers la fiction), pour répondre à une injonction extérieure, à des exigences impérieuses, conjoncturelles, concrètes, de justice et de liberté, celui qui, sollicité par le souci des autres, assume « une responsabilité supplémentaire », au prix peut-être de sa liberté et de son existence, ayant conscience que la justice pour autrui ne souffre aucun retard.

L'intellectuel, à l'origine, n'est donc ni l'écrivain, ni le savant, ni l'artiste, ni le spécialiste : spécialiste de la non-spécialité, il lui faut s'exposer aux risques de la vie publique « pour laquelle il n'est pas fait ». Contrairement à ce que l'on croit habituellement, il n'est pas un homme « engagé » (ni à l'égard d'une cause ni à l'égard d'un parti), car il est celui qui doute, qui se tient en

retrait, ne se mêle pas d'agir, n'exerce pas de pouvoir politique, sans s'en désintéresser pour autant, mais qui veille et décide au moment voulu. N'a-t-il pas pour mission d'ouvrir, quand l'urgence s'en fait sentir, des débats essentiels en matière sociale, économique et politique, de sensibiliser, de mettre en perspective, d'alerter le peuple, et même l'humanité tout entière ? Voilà une mission qui n'est pas sans dangers : celui, d'abord, de renoncer à son œuvre en renonçant à sa solitude, et celui, ensuite, de risquer son nom et sa réputation en prenant la parole sur la place publique, alors qu'il n'est sûr de rien, et notamment de la portée et des répercussions de cette prise de parole : « Lorsque l'intellectuel – l'écrivain – se décide et se déclare, remarque Blanchot, il subit un dommage peut-être irréparable. Il se soustrait à la seule tâche qui lui importe. Il se peut qu'il perde définitivement le droit à la parole inattendue. Entre deux nécessités qui s'imposent en ne s'imposant pas, il cède à celle pour laquelle il n'est pas fait. Il lui serait si facile de se tenir à l'écart. Quelle est donc cette injonction extérieure à laquelle il doit répondre et qui l'oblige à se rétablir dans le monde où il assume une responsabilité supplémentaire qui peut l'égarer ? » C'est que le souci des autres lui importe davantage que le repli sur soi : en tant qu'écrivain, le lointain le requiert autant que le prochain, et le prochain plus que lui-même. Si l'ordre démocratique est en danger ou en voie de se dégrader, l'intellectuel sent profondément l'urgence de sortir de sa solitude – qui est aussi la solitude de l'œuvre – pour proférer, haut et fort, à l'écart de tout parti politique, ce qui lui paraît juste et nécessaire, même s'il lui faut, pour ce faire, prendre des positions radicales.

---

1. Maurice Blanchot, *Les Intellectuels en question*, Paris, Fourbis, 1996, p. 38.

C'est ainsi que les intellectuels ont pris conscience que leur parole avait un pouvoir beaucoup plus grand qu'ils ne le croyaient, et que ce pouvoir décisionnel, exercé le plus souvent de manière collective – donc anonyme et impersonnelle –, était d'une nature tout à fait singulière, et qu'il constituait en quelque sorte un pouvoir sans pouvoir. L'écrivain sait que, par l'acte même d'écrire, il détient ce pouvoir. Il sait aussi qu'une seule œuvre peut changer le cours du monde : « L'œuvre créée par le solitaire et enfermée dans la solitude porte en elle, dit Blanchot, une vue qui intéresse tout le monde, porte un jugement implicite sur les autres œuvres, sur les problèmes du temps, se fait complice de ce qu'elle néglige, l'ennemi de ce qu'elle abandonne<sup>2</sup>. » La force qu'il puise dans la création est sans mesure, sans limites, mais il prend conscience que sa capacité d'action, sa force d'intervention ne s'épuisent pas en elle. La liberté et la justice pour tous exercent sur lui une puissance d'attrait incalculable. Voilà pourquoi il se risque sans vergogne, et sans alibis.

Notre société ayant subi de profonds changements – n'est-elle pas devenue une société de télécommunication, d'information et de consommation ? – le statut et la fonction des intellectuels ont certes beaucoup changé eux aussi. L'intellectuel « médiatique », l'« expert » et le « spécialiste » ont peu à peu supplanté l'intellectuel à vocation universelle, qui s'est donné comme modèles le sage grec, le prophète juif et le législateur romain. « L'intellectuel "universel", dit Foucault, dérive du juriste-notable et trouve son expression la plus pleine dans l'écrivain, porteur de significations et de valeurs où tous peuvent se reconnaître. L'intellectuel "spécifique”

---

2. Maurice Blanchot, *La Part du feu*, Paris, Gallimard, 1949, p. 314.

dérive du "savant-expert" [...] L'intellectuel spécifique rencontre des obstacles et s'expose à des dangers. Danger de s'en tenir à des luttes de conjoncture, à des revendications sectorielles. Risque de se laisser manipuler par des partis politiques ou des appareils syndicaux menant ces luttes locales. » Le spécialiste intervient à partir de sa discipline, de ses intérêts professionnels et en vue d'une situation particulière, il colle à l'événement, à l'inédit, au fait divers, alors que l'intellectuel – spécialiste de la non-spécialité, comme nous le disions – se met en retrait de l'événement pour mieux en saisir la complexité et la singularité, et pour l'interpréter en profondeur. « [...] l'univers de l'intellectuel, écrit Éric Méchoulan, est celui de la virtualité du sens, alors que le monde du journaliste est celui de l'actualité des faits divers. » Le danger serait ici de confondre l'univers de la réflexion et celui de l'information : l'un engendre le doute et déstabilise, l'autre simplifie et quantifie.

L'intellectuel doit-il faire des concessions à la contre-culture de consommation, au langage simplificateur et journalistique des médias, lui qui pratique la subtilité et le raffinement dans l'écriture, ne reculant pas devant le paradoxe et l'aporie ? Que penser de l'intellectuel dont le discours est formaté par les pouvoirs médiatiques, eux-mêmes entre les mains de lobbies politico-économiques, dont la préoccupation première est de maintenir à la hausse les cotes d'écoute en mettant en veilleuse ou en supprimant les formulations trop complexes, trop subtiles ou trop abstraites ? Existe-t-il encore un espace public où les intellectuels peuvent s'exprimer sans se démettre, avec la rigueur et l'attention nécessaires, sans avoir recours pour autant au langage savant ou à la langue de bois ? Le discours médiatique qui s'adonne à des pratiques purement démagogiques n'abaisse-t-il pas à son niveau le plus bas l'héritage

culturel et artistique que prolongent et renouvellent de manière essentielle les écrivains, les penseurs, les intellectuels, qui se situent au cœur du travail théorique et de l'activité de création ?

Il faut se demander aussi si l'anti-intellectualisme ne serait pas une forme récente du ressentiment populiste contre la « grande culture », la culture « élitiste », dit-on, ou du refoulement de tout ce qui inquiète et angoisse, de tout ce qui force à s'arrêter, à se mettre en retrait, à mettre fin au bavardage, au divertissement « juste pour rire » ? Il cache indéniablement un refus ou, du moins, une certaine peur de la complexité, un malaise profond face à la pensée théorique, au temps long de la réflexion, sinon un recul devant l'inavouable, une fuite à l'approche du réel innommable. On voudrait, en somme, qu'il n'y ait qu'un langage, le langage médiatique et journalistique, qui se croit en prise directe sur l'événement, la rugosité du réel, au-delà des idées qui, pense-t-on, voilent et déforment la réalité. L'anti-intellectualisme est un déni pur et simple du concept, des idées, du langage, de l'interprétation, par peur du dérapage, de l'absence de balises, du délire interprétatif. Derrière ce rejet de la pensée critique et de la réflexion approfondie, n'y a-t-il pas, plus radicalement, un empirisme et un naturalisme qui ne s'avouent pas ?

CLAUDE LÉVESQUE